

La Passion Saussure: Approche rhétorique du thème saussurien en sciences du langage

SÉMIR BADIR
FNRS / UNIVERSITÉ DE LIÈGE

INTRODUCTION

Depuis longtemps on se demande *pourquoi* Saussure. On cherche dans les textes de Saussure, et dans leur réception, les raisons de cette formidable, énorme, monstrueuse postérité qui fut et est encore la sienne, cent ans après sa mort. Pour ma part, je voudrais m'attacher aujourd'hui à poser une question plus pédestre: *comment* Saussure? Comment le nom de Saussure, ainsi que quelques attributs aisément repérables par les collocations, tels que *Cours de linguistique générale, pensée, théorie, thèse* ou *manuscrits*, sont mentionnés, cités, intégrés dans des propositions, utilisés dans des arguments, placés dans des démonstrations, sélectionnés parmi d'autres noms possibles, juxtaposés avec des concepts, etc. Autrement dit, je m'attacherai à la rhétorique des discours, en faisant l'hypothèse que le nom de Saussure fonctionne comme une figure et en observant les effets que cette figure nominale inscrit dans le texte.

Je vous en donnerai aussitôt un exemple, qui ne fait pas partie du corpus que j'ai retenu, mais qui montrera quel type de formes rhétoriques sont observées et quels effets on peut en déduire. Il s'agit d'un texte relativement récent de François Rastier, paru en 2005 sur le site dont il est le directeur éditorial, *Texto !* Cet article, intitulé: «Saussure au futur. Écrits retrouvés et nouvelle

réception. Introduction à une relecture de Saussure», annonce son programme de la manière suivante:

[1] Si l'on entend parler depuis quelque temps de «retour à Saussure», la situation est bien différente de celle qui prévalait voici cinquante ans, quand Greimas écrivait *L'actualité du saussurisme* (1954⁵²) voire lors de la commémoration *Saussure après un demi-siècle* (Genève, 1963). En effet, le corpus saussurien s'est accru de manuscrits et de cahiers d'étudiants qui permettent de nouvelles lectures, philologiquement établies, de la théorie saussurienne. On a regrettamment considéré ces documents comme des matériaux préparatoires au *Cours de linguistique générale*, comme s'il était la synthèse indépassable de la pensée de Saussure, et sans véritablement le reconsidérer à leur lumière. Ainsi, l'accès à la pensée de Saussure a tout à la fois été permis et entravé par le *CLG*, qui a tous les caractères d'une vulgate.

Le lecteur peut s'attendre, après une telle annonce, à ce que le *CLG* soit reconsidéré à la lumière des manuscrits selon la voie comparative des textes. Et de fait, l'article fait 15 fois mention du *CLG*, tandis que les *Écrits de linguistique générale* sont mentionnés pour leur part 23 fois. Quant aux manuscrits, il n'en est jamais question; c'est donc que les *ELG* sont supposés en tenir lieu. Cependant, en termes de citations, on observe que les *ELG* sont cités 17 fois, alors que le *CLG* ne bénéficie que d'une seule citation, celle de la tant ressassée et si vilipendée «langue pour elle-même et en elle-même». Sans même rien chercher à savoir du contenu de l'article, il paraît manifeste qu'il y a ici une économie rhétorique permettant de faire deux poids deux mesures. Le *CLG* est une «vulgate» à considérer en bloc, valant dans son ensemble ce que vaut l'unique citation qui en est faite, de sorte

52. *Sic*. En réalité, l'article de Greimas a paru dans *Le français moderne* en 1956, «à l'occasion du 40^e anniversaire de la publication du *Cours de linguistique générale*».

que, en dépit de l'annonce d'un examen à produire à la lumière des «manuscrits», le procès du *CLG* est joué d'avance.

On notera ainsi que l'analyse rhétorique n'est pas sans portée critique. Elle est capable d'examiner si un discours respecte son contrat de lecture, soit qu'il le précise lui-même, comme c'est le cas dans l'exemple que je viens de rapporter, soit qu'il s'inscrive par défaut dans une lignée de textes, qualifiant certaines formes d'argumentation et de description tout en en disqualifiant d'autres. Pour ne pas prendre davantage le risque de la cuistrerie, et rassurer les confrères, je préviens que ce n'est pas sur les textes des «saussuriens» que va se porter notre attention mais sur les œuvres de quelques grands linguistes du XX^e siècle, principalement celles de Jakobson, Hjelmslev et Benveniste. Mon corpus rassemble ainsi des textes qui n'ont pas pour visée directe l'étude de Saussure (sa théorie, sa pensée, son œuvre ou ses écrits) et qui mentionnent néanmoins son nom, parfois même abondamment. La question se formule alors de la manière suivante: à quoi sert l'usage du nom de Saussure dans des textes qui ont un objet, peut-être voisin, peut-être général, en tout cas non directement assimilable à un objet proprement saussurien? Ce corpus s'arrête à la lisière de l'explosion du structuralisme, au début des années 1960, c'est-à-dire au moment où le nom de Saussure surgit sur toutes les lèvres, et au fil de toutes les plumes. C'est donc un corpus discursif circonscrit par une discipline, la linguistique, à partir duquel il serait aisé de réaliser des études comparatives sur des mentions concernant d'autres noms que celui de Saussure.

Avant d'entreprendre cette étude, il convient toutefois de nous arrêter sur deux points d'importance. Il me faut, d'une part, mettre à critique la constitution de mon corpus. Je voudrais, d'autre part, m'expliquer davantage sur ce que j'entends par «rhétorique du discours». Sans doute pourrais-je me passer de ces interrogations préalables et éprouver, au cours de l'étude, la manière dont elles se résolvent. Il me semble cependant que ce n'est qu'à travers la réflexivité critique que l'étude prend son véri-

table sens. Aussi cette double pause représente-t-elle un moment de constitution.

Je viens de préciser que le corpus viserait non les études saussuriennes mais les travaux qui, quoique ne prenant pas Saussure pour objet, mentionne son nom et l'associe à quelque proposition. Le départ entre ces deux types de travaux n'est pas simple à fixer, et cette difficulté n'est pas seulement de méthode. Si nous considérons les raisons pour lesquelles des linguistes, d'une stature comparable à celle de Saussure, mentionne le nom de celui-ci, on observe que, bien souvent, ces raisons ne se distinguent pas nettement de celles mises en avant dans les études saussuriennes, quand même leurs travaux ne prennent pas Saussure pour objet. En outre, la plupart de ces linguistes ont développé, en sus de leurs travaux sur les langues, une activité d'historien de leur discipline, notamment à l'occasion d'anniversaires relatifs à la vie ou l'œuvre de Saussure. Cette activité d'«histoire spontanée» commise par les linguistes a été mise en avant par Christian Puech, avec son comparse de plume Jean-Louis Chiss, qui remarque que cette histoire spontanée, et «spontanément cultivée», coïncide précisément avec l'avènement saussurien. Non pas tant pour la raison que le *CLG* s'ouvre sur un «Coup d'œil sur l'histoire de la linguistique», mais parce que les questions de linguistique générale inhérentes au *CLG*, à propos de la constitution de la linguistique et de son objet, — c'est-à-dire relatives à l'épistémologie de la linguistique, — ainsi qu'à propos de la démarcation de la linguistique avec d'autres disciplines, — autrement dit, des questions gnoséologiques —, toutes ces questions trouvent, même si ce ne sont pas les seules formulables, des réponses de type historique. Il faut alors faire avec Chiss & Puech l'hypothèse que:

[2] Faire de l'histoire de la linguistique ce serait rappeler ou promouvoir une conception affirmée de l'historicité du développement scientifique qui tout à la fois permet de cerner l'horizon autorisant la formulation d'un discours théorique (cf. Saussure et l'affirmation

de l'autonomie du champ de la linguistique) et contraint à une réévaluation permanente de sa fondation ainsi que des concepts requis pour la penser (Chiss & Puech 1987: 127).

Il me semble que l'on peut saisir, à partir de là, l'enjeu et la difficulté de délimitation de mon corpus, en dépit de son extensibilité indéfinie — si je m'en tiendrai ici principalement à trois grands auteurs, c'est seulement en raison des contraintes pratiques. En écartant les études qui visent Saussure comme objet — et sujet ! — historique, nous ne pouvons ni ne souhaitons écarter pour autant toute assertion de type historique sur Saussure car ces assertions sont, depuis Saussure, et à l'image du *CLG*, partie intégrante de la linguistique générale.

Dès lors que les liens entre la théorie linguistique et l'histoire de la linguistique sont indissolubles, ou si du moins ils affichent une extrême robustesse tout au long du XX^e siècle, la position de notre propre étude se pose immédiatement. Est-ce à titre de contribution à l'histoire de la linguistique que l'analyse rhétorique offre ses services? Comment peut-elle tenir à distance les textes qu'elle porte à son attention si, comme eux, elle tient l'histoire pour un des horizons de son discours, horizon dont Chiss & Puech nous rappellent qu'il est propre au «développement scientifique»? Là non plus, il n'y a pas de réponse simple à donner mais quelque chose qu'il faut parvenir à problématiser et à expliciter. Partons à nouveau d'une illustration pour nous en faire une idée. Il s'agit d'un exemple, précoce, de mention du nom de Saussure, par Otto Jespersen, dans un extrait de *Language: Its Nature, Development, and Origin*:

[3] Similarly de Saussure (LG 104) gives as one of the main principles of our science that the tie between sound and sense is arbitrary or rather motiveless (immotivé) (p. 410).

Dans cet ouvrage de linguistique générale dont la première édition a paru en 1922, soit six ans après la publication du *CLG*,

le nom de Saussure apparaît trois fois (hors bibliographie): une fois dans une note sur un point de grammaire comparée concernant la «loi parallèle» (p. 90), une autre fois dans une énumération de linguistes intéressés aux problèmes théoriques, la troisième fois dans cette citation où l'on voit Jespersen, d'une part, discuter du symbolisme des sons et où le nom de Saussure est associé (*similarly*) à ceux d'autres linguistes, aujourd'hui bien moins connus, d'autre part, rapporter deux termes apparaissant dans le *CLG*, *arbitraire* et *immotivé*, en évaluer l'efficace (*rather*) tout en en conduisant une interprétation qui les rend équivalents (*or*). Du point de vue de l'analyse rhétorique, ces opérations, à savoir l'apparement de points de vue, l'évaluation terminologique et l'interprétation de concepts, manifestent une forme de discours dont ils sont les instruments de régulation et de progression, à savoir une *argumentation*, plus particulièrement une *argumentation rationnelle*, basée sur le *logos*. C'est le type de discours que l'on attend d'un linguiste, dans ses fonctions principales de chercheur (de faits linguistiques), d'analyste (de langues), de théoricien (d'objets et méthodes) et d'enseignant, ainsi d'ailleurs qu'on l'attend de toute personne mettant son discours sous l'autorité de la science. La mention du nom de Saussure, dans le cas présent, n'est pas particulièrement significative. Du nom d'un collègue quelconque qui aurait écrit un ouvrage six ans avant celui que l'on écrirait soi-même, c'est à peu près ce que nous aurions à dire: nous utiliserions son nom à la fois pour montrer la connaissance que nous avons de son travail et pour utiliser et évaluer ce travail dans le contexte qui nous intéresse en propre.

Cependant nous allons voir que la mention du nom de Saussure dépasse, ou déroge, largement le cadre de l'argumentation ordinaire des linguistes. Nous allons voir que le nom de Saussure occupe une place singulière dans leur discours, et ceci non pas en raison de l'opinion particulière que tel ou tel linguiste aurait à son égard, non pas, donc, en fonction de l'idiosyncrasie conceptuelle d'un discours particulier, mais au contraire de manière récurrente, pour des raisons qui gouvernent le discours

des linguistes dans son ensemble, raisons dont nous allons voir aussi qu'elles ne sont pas rationnelles, qu'elles ne sont pas liées directement, principalement ou exclusivement au logos, mais qu'elles ont des motivations pathémiques et éthiques, relatives au positionnement émotionnel et évaluatif des linguistes. Cet usage du nom de Saussure n'a pas manqué d'être reconnu par les linguistes eux-mêmes. C'est ainsi qu'au début des années 50, J.R. Firth propose un classement des linguistes en fonction de quatre catégories: les saussuriens, les antisaussuriens, les postsaussuriens et les non-saussuriens (Firth 1950: 179) ! De cette manière, le nom de Saussure ne peut qu'échapper à l'argumentation rationnelle car il s'impose d'office, pour un positionnement évaluatif (concernant l'éthos du linguiste) en termes d'adhésion ou de rejet (ce qui relève aussi de son *pathos*).

De cet usage éthico-pathémique du nom de Saussure, donnons un exemple, cette fois issu de mon corpus, et peu soupçonnable d'être marqué par l'idiosyncrasie de son auteur, puisqu'il s'agit d'un extrait des *Prolégomènes à une théorie du langage* de Louis Hjelmslev, ouvrage réputé pour son abstraction et son extrême rationalité:

[4] Un seul théoricien mérite d'être cité comme un devancier indiscutable: le Suisse Ferdinand de Saussure (Hjelmslev 1943: 14).

Une telle affirmation ne contient aucun argument *linguistique*, ni ne s'inscrit directement dans une argumentation propre à une théorie du langage. Elle peut sans doute se faire valoir comme jugement de type historique mais ce que je veux souligner ici ce sont les caractéristiques rhétoriques d'un tel jugement: *mérite*, *indiscutable*, ce ne sont pas là des termes au service de l'objectivité et de l'impartialité qui gouverne l'habitus scientifique de l'historien. Ils en appellent à un engagement éthique du lecteur égal à celui de l'auteur (*indiscutable*, *tydelig* en danois: l'évidence ne peut qu'être partagée par une communauté) et font l'apologie

de la valeur (*mérite, fortjener*: on ne propose pas, on n'impose pas non plus; on relève et exulte ce qui est de l'ordre du fait, de l'acquis). Il faut ici souligner deux choses: (i) Hjelmslev, dans les *Prolégomènes* connus pour leur rigueur et leur âpreté, exprime un pathos et un éthos; il ne s'agit pas en effet de reconnaître seulement qu'il s'exprime avec un certain pathos et une certaine dose d'engagement énonciatif mais de dire que la phrase ne se comprend pas tout à fait si on n'y voit l'expression même de cet engagement et de l'ardeur que le linguiste y met; (ii) cette introduction, certes exceptionnelle, du pathos et de l'éthos dans le discours marmoréen des *Prolégomènes* a lieu précisément quand il s'agit de mentionner le nom de Saussure.

Pour clore cette introduction, qu'il soit dit enfin que, autant que possible, je ne porterai pas de jugement de valeur au sujet des énonciations rhétoriques répertoriées. Ce ne sont ni des écarts de langage ni des effets marginaux du discours que j'entends relever. Il faut considérer que l'énonciation rhétorique, dans ses trois composantes de logos, pathos et éthos, constitue l'un des moyens fondamentaux et nécessaire de toute pratique discursive de savoir. Mon objectif consiste, avec les moyens généraux d'analyse que je fais miens, et avec la conscience d'avoir à demeurer dans les limites d'un échantillon modeste du corpus, de «montrer au linguiste ce qu'il fait»⁵³, selon une formule saussurienne souvent citée, sans toutefois donner à penser que ce même linguiste aurait dû faire autrement qu'il n'a fait, ni (c'est la même chose) dire autrement qu'il n'a dit.

53. Cette formule a été utilisée notamment pour l'intitulé d'une thèse de doctorat soutenue à Paris Sorbonne en 2012, celle d'Anne-Gaëlle Toutain, dont le corpus d'étude est sensiblement proche du mien (elle y a ajouté Martinet), et avec une visée similaire (elle interroge ce que les linguistes étudiés disent de Saussure) sans que jamais la dimension rhétorique du discours soit envisagée.

Avant de parcourir le corpus jakobsonien, je voudrais donner à lire un des exemples les plus précoces d'énonciation rhétorique autour du nom de Saussure. Il se trouve dans *Le marxisme et la philosophie du langage* désormais rendu à son auteur, Volochinov, dont la date de parution originale est de 1929. Il est probable que ce soit l'attestation la plus ancienne d'un éthos lié au nom de Saussure au sein du Cercle de Moscou. Voici ce qu'on peut lire dans la traduction française de Marina Yaguello publiée aux éditions de Minuit en 1977:

[5] L'école dite de Genève, avec Ferdinand de Saussure, se révèle comme l'expression la plus brillante de l'objectivisme abstrait à notre époque. Les représentants de cette école, en particulier Charles Bally, comptent parmi les plus grands linguistes contemporains. Saussure a donné à toutes les idées de la seconde orientation une clarté et une précision remarquables. Ses formulations des concepts de base de la linguistique sont devenues classiques. De plus, il a mené toutes ses réflexions jusqu'au bout, hardiment, dotant ainsi les traits essentiels de l'objectivisme abstrait d'une netteté et d'une rigueur exceptionnelles (p. 89).

Je pointe trois traits rhétoriques dans ce passage: d'abord, un éloge épistémique (*brillant*) soutenu par un grand nombre de superlatifs (*la plus, toutes, essentiels, exceptionnelles*); ensuite, l'activation d'un imaginaire de découvreur, ou d'explorateur (*jusqu'au bout, hardiment*), qui se rencontre dans les biographies de physiciens ou d'anthropologues mais qui détonne davantage dès lors qu'il qualifie l'activité d'un linguiste — quel risque a donc pris Saussure? Enfin, je souligne la qualification de *classiques* rapportées aux formulations saussuriennes (c'est-à-dire directement au *CLG*), qui suppose un regard rétrospectif mais en ancrant ces formulations dans un temps devenu d'ores et déjà invétéré, hors de l'histoire de leur énonciation. Pathos et éthos, on le voit, sont

massivement présents dans ce passage. Il ne s'agit pas encore, dans ces phrases, d'introduire à l'objectivisme abstrait (auquel Volochinov va opposer ses propres thèses), ni même de présenter de manière galante un adversaire, mais de dresser avec emphase, dans un temps d'arrêt de l'argumentation, le portrait d'un personnage idéal, nanti des valeurs éthiques que Volochinov entend reconnaître à la pratique épistémique des linguistes (l'excellence, la clarté, la précision, la réflexion, la netteté, la rigueur). Certes, en 1929, Saussure n'est plus du monde des vivants. Tout de même, treize ans seulement ont séparé le *CLG* de la parution du *Marxisme et la philosophie du langage*. Quel autre ouvrage de linguistique a pu connaître dans le même laps de temps un tel dithyrambe?

JAKOBSON

Tous ces traits rhétoriques se retrouvent chez Jakobson: dans des formulations superlatives, un regard rétrospectif consacre le caractère inaugural de l'œuvre de Saussure, par exemple dans cet extrait d'un article datant de 1939:

[6] On ne pourrait mieux définir la thèse fondamentale de la phonologie qu'en citant la formule classique de Ferd. de Saussure: «Les phonèmes sont avant tout des entités oppositives, relatives et négatives» (Jakobson 1939: 272).

Ce regard rétrospectif, chantant la geste d'un savant découvreur, est complété, dans l'extrait suivant (de 1949), par son effet sur le présent de l'énonciation sous le double aspect d'une transmission (*lesson*) et d'une communautarisation (*quite unequivocal*), comme déjà aperçu dans le passage cité des *Prolégomènes* de Hjelmslev:

[7] The lesson taught by both great discoverers [Courtenay et Saussure] of the primary concepts of structural linguistics is quite unequivocal (Jakobson 1949: 418).

Cependant, à partir des années 50, singulièrement à partir de 1957, date de publication des *Sources manuscrites du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure* de Robert Godel, le ton change, les affirmations aussi. Saussure n'est plus un découvreur, c'est, au mieux, un rénovateur, au pire, un vulgaire repreneur:

[8] Particularly, the “expression plane” of language, as he [Hjelmslev] christened the aspect named *signans* In Stoic and Scholastic tradition and In the work of its reviver, Ferdinand de Saussure, is to be studied without any recourse to phonetic premises (Jakobson & Hall 1956: 474).

Dès lors il ne s'agit plus de reconnaître en ses travaux quelque chose d'inaugural:

[9] How it was nonetheless temporarily forgotten by the linguists of the recent past may be illustrated by repeated praises for the amazing novelty of Ferdinand de Saussure's interpretation of the sign, In particular the verbal sign, as an indissoluble unity of two constituents – *signifiant* and *signifié* – although this conception jointly with its terminology was taken over entirely from the twenty-two-hundred-year-old Stoic theory (Jakobson 1965: 347).

Ce qui frappe à nouveau dans ce passage, c'est le pathos qui s'y exprime: le caractère inaugural n'est pas seulement contredit, il est récusé avec ironie (*repeated praises for the amazing novelty*) et sans nuance (*entirely*), ne reconnaissant plus à Saussure d'originalité ni dans la conception théorique ni dans sa formulation. Or l'adresse à des «linguistes d'un passé récent» de cet éthos réprobateur n'est pas difficile à cibler: il suffit de se reporter aux écrits de Jakobson lui-même !

Le jugement rétrospectif change ainsi du tout au tout: Saussure n'est plus un inatteignable sommet, il est au contraire réfutable, révisable, dépassable, s'il n'est pas même devenu, entre-temps, obsolète:

[10] [...] a sound reaction against some still frequent survivals of the Saussurian tendency (Jakobson 1967: 666).

Et, de la même manière que l'éloge appelait une reconnaissance de la discipline tout entière, de même dans la critique Jakobson en appelle à un jugement communautarisé:

[11] As a matter of fact, the agreement with the Saussurian dogma of arbitrary sign was far from unanimous (Jakobson 1965: 348).

[12] Benveniste is unquestionably right when he concludes the above-cited essay with this challenging assertion: «En restaurant la véritable nature du signe dans le conditionnement interne du système, on affermit par delà Saussure, la rigueur de la pensée saussurienne.» (Jakobson 1962: 655).

Nous reviendrons sur la phrase de Benveniste. Je veux seulement noter pour le moment que Jakobson y ajoute un caractère péremptoire (*unquestionably right*) faisant pendant aux formulations tout à fait semblables qu'il avait produites, précédemment, en faveur de Saussure.

Mais le caractère sans doute le plus surprenant de ce revirement réside en ceci que le jugement qui se porte à l'encontre de Saussure est projeté sur Saussure lui-même. Le pathos, d'abord, serait le fait de Saussure — et l'on ne s'étonnera pas que Jakobson n'ait que désapprobation pour cette manière de s'exprimer:

[13] The gulf between descriptive and historical linguistics so vehemently emphasized as inevitable by Saussure was a temporary gap (Jakobson 1953: 229).

Ensuite, la forme même d'un revirement existant entre deux jugements situés à des époques différentes est le propre de la pensée saussurienne:

[14] Although that sounds paradoxical today *In* the light of Saussure's later views, yet as late as 1891, *In* his first Geneva lectures, he taught that "everything *In* language is history [...]" (Jakobson 1958-1971: 406).

Enfin, si ce n'est Saussure, c'est son œuvre qui est jugée contradictoire. En l'occurrence, la contradiction est apportée par les éditeurs du *CLG*, lesquels n'auraient pas rapporté correctement la pensée du maître. À l'égard des éditeurs, la critique de Jakobson ne connaît pas de mesure:

[15] [...] here as often elsewhere, the editors of the *Cours* have deviated from his authentic teaching (Jakobson 1962: 637).

[16] the present-day linguist is about to reject the apocryphal epilogue which the editors of Saussure's *Cours* added *In* italics: "The true and unique object of linguistics is language studied *In* and for itself" (Jakobson 1963: 591)

[17] [...] how far our science is now from the definition, erroneously (as Godel discloses) attributed to Ferdinand de Saussure: "La linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même" (Jakobson 1962a: 601).

Je répète qu'il n'y a pas de critique à lier à nos relevés rhétoriques dans la prose jakobsonienne. Chacun est libre, naturellement, de changer d'avis. Nous n'avons pas d'ailleurs démontré qu'il y avait à proprement parler de jugements inconséquents chez Jakobson, car les concepts, ici loués là dénigrés, ne sont pas forcément les mêmes partout, et les articles dans lesquels ces jugements apparaissent ne se situent pas seulement à des décennies d'écart, ils varient aussi de public et d'amplitude thématique. Ce que la variation des figures rhétoriques indique éloquemment, en revanche, c'est à quel point le nom de Saussure est pris dans des enjeux qui dépassent les conditions d'énonciation qui ont été les

siennes, *Cours de linguistique générale* inclus. L'hypothèse formulée par Chiss & Puech selon laquelle

[18] un certain nombre de questions de Saussure (mode d'existence social de la langue, rapport individu / société etc...) c'est-à-dire de questions que Saussure pose lui-même à ses contemporains et à ses prédécesseurs sont, par un retournement singulier dont on peut penser qu'il y aurait intérêt à déterminer aujourd'hui la trajectoire, devenues des questions posées à Saussure qui ne fonctionnent que dans la logique interne des orientations présentes (Chiss & Puech 1987: 134),

cette hypothèse se voit très largement confirmée, bien avant l'apogée du structuralisme. Or les questions spécifiques de linguistique générale, comme celles dont Chiss & Puech font état dans la parenthèse, sont chez Jakobson comme «enrobées» dans une interrogation plus intime sur l'activité épistémique du linguiste, sur le positionnement de diverses tendances de la linguistique les unes vis-à-vis des autres ou face à d'autres orientations disciplinaires. Dans ce dialogue entre soi et soi, le nom de Saussure apparaît régulièrement pouvoir faire figure d'idéal du moi, auquel le linguiste ne cesse de se confronter, entre fascination et désir d'émancipation. Qu'on ne s'étonne pas si j'emprunte ici au vocabulaire de la psychanalyse. L'énonciation rhétorique, en laissant transparaître le pathos et l'éthos du linguiste, conduit à préparer, autour de sa pratique épistémique, un *imaginaire*. Or c'est bien là ce que j'entends pointer du doigt: le nom de Saussure remplit chez Jakobson une fonction imaginaire. Cette fonction l'emporte-t-elle sur d'autres également envisageables, plus propres au discours argumentatif de la linguistique? Je me bornerai à suggérer qu'une telle question se pose, sans chercher à étayer la réponse positive qu'elle est susceptible de recevoir.

Chez Hjelmslev, les traits changeants de la rhétorique jakobsonienne se trouvent intégrés dans un imaginaire cohérent — l’imaginaire de la *reprise*. D’une part, Saussure est continûment assigné au rôle de fondateur de la linguistique, selon le discours superlatif de l’inauguration déjà observé ailleurs:

[19] [...] selon la méthode qui a été exposée d’une façon nette et fondamentale dans le fameux chapitre du *Cours de linguistique générale* de F. de Saussure qui réunit, comme dans le foyer d’une lentille, les idées constitutives de la linguistique analytique (Hjelmslev 1957: 111).⁵⁴

D’autre part, il s’agit d’entrer en «collaboration» avec Saussure afin d’approfondir, poursuivre, réviser ce que celui-ci a accompli, toutes actions devant être prises en charge par la communauté des linguistes...

[20] On abordera cette tâche dans cet esprit positif qui a été si heureusement formulé par M. Sechehaye: il s’agira d’une «collaboration» avec l’auteur du *Cours de linguistique générale*, «soit pour creuser plus avant qu’il n’a pu le faire les assises de la science linguistique, soit pour édifier d’une façon plus définitive la construction dont le *Cours* n’a pu fournir qu’une première et imparfaite ébauche». On félicite le monde linguistique de la création d’une Société organisée en vue de favoriser cet ordre de recherches, et d’un organe qui y sera consacré (Hjelmslev 1943a: 79)

quoique l’engagement personnel de Hjelmslev soit l’occasion d’arborer un certain pathos d’orgueil, assaisonné d’un jugement non moins fier à l’encontre de ses pairs:

54. Ou encore «Ferdinand de Saussure peut, à beaucoup d’égards, être considéré comme le fondateur de la science moderne du langage» (Hjelmslev 1948: 35).

[21] Saussure résume ainsi ce qu'il considérait lui-même comme l'idée fondamentale de son Cours: «*la linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même*». C'est la dernière phrase de ses conférences. Feu Charles Bally, qui lui succéda à la chaire de linguistique de l'université de Genève, m'écrivit quelques mois avant sa mort une lettre dans laquelle il disait: «Vous poursuivez avec constance l'idéal formulé par F. de Saussure dans la phrase finale de son Cours de linguistique générale». En vérité, c'est une chose étonnante que cela n'ait jamais été fait jusqu'à une date récente (Hjelmslev 1948: 40).

On est évidemment tentés de relire à la lumière de ce passage les anathèmes — postérieurs — proférés par Jakobson contre l'épilogue du *CLG*. Il est vrai que, un peu avant ce passage, Hjelmslev ne s'est guère montré affable à l'égard de la thèse substantialiste défendue par Jakobson, qu'il juge attardée:

[22] Il est évident que — sous réserve que mon interprétation de la théorie saussurienne soit bonne — cette théorie ne pouvait guère être comprise par la majorité de ses contemporains et successeurs, ceux-ci s'étant habitués à la tradition fondamentalement différente de la linguistique conventionnelle. Ce qu'ils adoptent en grande partie, alors, ce sont ces parties de l'œuvre de Saussure où la *langue* ne se résout pas à la forme pure, mais où la langue est conçue comme une forme incluse dans la substance, et non indépendante de la substance (Hjelmslev 1948: 39).

Ainsi donc, les linguistes se disputent entre eux par le biais de Saussure. Qu'advient-il de celui-ci dans cette joute? Il est l'enjeu d'une *appropriation*, confirmant le statut d'idéal du moi qui lui est dévolu. Ce sujet idéal est à la fois collectif, quant à la reconnaissance de sa valeur, et individualisable, puisqu'il s'agit d'un objet de valeur disputé entre un héros (fonction narrative explicite chez Hjelmslev, nanti d'une quête saussurienne par un Bally destinataire) et un anti-héros. Hjelmslev a le mérite de préciser les termes de ce contrat d'appropriation: ces termes sont ceux d'une interprétation. La question peut néanmoins être relancée de la manière suivante: qu'interprète-t-on au juste? et avec quels

moyens? Pour Hjelmslev, il appert que c'est la théorie qui demande à être interprétée, et le moyen en est la lecture du *CLG*. Mais il pourra en être autrement pour d'autres linguistes, en fonction d'autres textes.

BENVENISTE

Une autre synthèse, non moins cohérente que celle de Hjelmslev, relative à l'appropriation de Saussure est proposée par Benveniste. Dans la phrase déjà citée par Jakobson (ici [12]), et qui est extraite d'un texte datant de 1939, il s'agit, non de poursuite, non de reprise, mais de *relève*, d'une *Aufhebung* pétrie de philosophie hégélienne⁵⁵. Pour parvenir à la synthèse d'un tel imaginaire, les traits rhétoriques déjà observés chez les confrères de Benveniste doivent être parfaitement agencés: la relève nécessite un regard rétrospectif (superlativement laudatif) sur un geste inaugural auquel adhère la communauté tout entière des linguistes mais qui demande toutefois à être réaffirmé, c'est-à-dire énoncé à nouveaux frais, pour être finalement saisi. Le caractère interprétatif d'une telle opération n'est pas escamoté par Benveniste mais prend cette fois l'aspect d'un dévoilement:

[23] Nous voyons aujourd'hui Saussure tout autrement que ses contemporains ne pouvaient le voir. Toute une part de lui-même, la plus importante sans doute, n'a été connue qu'après sa mort. [...] Laisant à d'autres le soin de décrire en détail cette œuvre, nous essaierons d'en ressaisir le principe dans une exigence qui l'anime et qui même la constitue (Benveniste 1963: 32).

55. Il s'agit d'un leitmotiv chez Benveniste. On en retrouve une formulation jusque dans les *Dernières leçons* (2012), prononcées en 1968 au Collège de France: «Nous devons prolonger cette réflexion au delà du point indiqué par Saussure» (p. 73).

Ce n'est donc pas, comme chez Hjelmslev, que le moment Saussure soit mis en péril par des conceptions antérieures. Le moment Saussure est *révé*lé par l'histoire même de la linguistique:

[24] Cette figure prend maintenant ses traits authentiques, elle nous apparaît dans sa vraie grandeur. Il n'y a pas de linguistes aujourd'hui qui ne lui doive quelque chose (Benveniste 1963: 32).

[25] Cela a été l'infortune et ce sera la gloire de Saussure d'avoir découvert le principe de la sémiologie un demi-siècle avant son temps (Benveniste 1967: 32).

Benveniste saisit ici parfaitement l'historicité du savoir linguistique appelée de leurs vœux par Chiss & Puech pour son développement même (voir la citation [2]). Il connaît et assume, pour la communauté linguistique, le pouvoir rhétorique du nom:

[26] Cette linguistique renouvelée, c'est chez Saussure qu'elle prend son origine, c'est en Saussure qu'elle se reconnaît et se rassemble (Benveniste 1963: 45).

Du reste, le texte dont sont extraites les citations ci-dessus (excepté la [25]) relève aussi bien de l'histoire de la linguistique que de la linguistique générale, dès lors qu'il est le fruit d'une conférence donnée à Genève «pour commémorer le cinquante-nième de la mort de Ferdinand de Saussure» (Benveniste 1963: 32 n.2)

La boucle est ainsi bouclée. La linguistique se fait, notamment, en écrivant et en récrivant sa propre histoire. Saussure y tient un rôle invariable, celui de fondateur de la linguistique, d'inaugurateur de son discours, mais ce rôle demande à être incessamment rejoué (loué, défendu, contesté...) car c'est précisément dans le discours des linguistes qu'il accède à l'existence. Cette existence est par conséquent imaginaire, au moins pour une très grande part, et dans une large mesure. Quant au dis-

cours qui l'entretient, il est rhétorique dès lors que c'est à l'éthos et au pathos que revient la fonction d'en assurer la circulation dynamique, à coups de gestes d'autorité, de dramatisations euphoriques et dysphoriques, de crédos interprétatifs et d'appels à la communauté. Tout ceci avec l'air de ne pas y toucher — car naturellement de telles opérations sont bien peu conformes à l'idée que le linguiste se fait de sa pratique discursive, gardée par le double rempart de la science et de l'argumentation — jusqu'à ce que la chose, tout de même, prenne, pour certains d'entre eux du moins, un caractère évident et demande alors à être assumé au sein d'un discours à caractère ouvertement historique.

GREIMAS

J'ai prévenu le lecteur que mon corpus s'arrêterait à la lisière du structuralisme. Il va de soi que le nom de Saussure connaît encore un tout autre devenir sous la plume d'auteurs qui ne sont pas linguistes, mais anthropologues (Dumézil, Lévi-Strauss), philosophes (Merleau-Ponty, Foucault, Derrida), littéraires (Barthes, Meschonnic, Starobinski) ou psychanalystes (Lacan, Kristeva). Les citations les plus tardives de mon corpus peuvent d'ailleurs être éclairées également par l'importante circulation des discours qui, au début des années 60, se fait connaître, précisément, comme mouvance structuraliste. Cette circulation se fait dans les deux sens: des spécialistes d'autres disciplines que la linguistique lisent Saussure et mentionnent son nom dans leurs écrits; en retour nombre de linguistes, notamment parmi les plus célèbres d'entre eux, manifestent le souci du dialogue interdisciplinaire. L'article de Greimas, évoqué dans la citation de Rastier (citation [1]), est à cet égard particulièrement significatif en raison de sa position d'entre-deux. À l'époque de sa publication, le travail de Greimas s'inscrit encore nettement dans l'orbe de la linguistique. Mais la sémantique lexicologique y est un secteur relativement marginalisé, ce qui pousse Greimas à l'en faire sortir (vers la sémiotique). L'usage du nom de Saussure est un des moyens de

cette sortie, ce dont le titre de l'article signifie d'emblée à travers l'inféodation dérivative qu'il exerce sur lui: *saussurisme*⁵⁶. Je me propose de suspendre cette étude avec l'examen de «L'Actualité du saussurisme», en raison de la précocité de sa publication (1956) et pour donner un aperçu des transformations rhétoriques que subit le thème saussurien quand il échappe, peu ou prou, à l'horizon des linguistes.

Saussurisme met évidemment l'accent sur un caractère doctrinaire, dogmatique. Ce caractère n'apparaît pas sans raison. Il a été très largement préparé par les collocations lexicales dans lesquelles le nom de Saussure a été associé dans les écrits des linguistes, en particulier chez Jakobson. Quatre groupes sont à observer: d'abord, le groupe des collocations qui construisent, autour du nom de Saussure, un collectif de pensée et d'enseignement, sous les formes canoniques de «l'école dite de Genève, avec Ferdinand de Saussure» (Volochninov 1929; cf. citation [5]), «F. de Saussure and his school» (Jakobson 1928), «Saussure et ses disciples» (Hjelmslev 1953); ensuite, des collocations qui font de l'activité cognitive et épistémique une activité impérative à vocation communautaire: «la thèse de Saussure» (Jakobson 1928), «la doctrine de F. de Saussure» (Jakobson 1928), «the Saussurian dogma» (Jakobson 1965; cf. citation [11]); des collocations consacrant le caractère invétéré des écrits: «la formule classique de Saussure» (Jakobson 1939; cf. citation [6]), «the slogan of Ferdinand de Saussure» (Jakobson 1953); enfin, des collocations consacrant la personne en en faisant un personnage: «Die Grosse Ferd. de Saussure» (Jakobson, 1939), «der Genfer Meister» (Jakobson 1962), «the great Swiss linguist Ferdinand de Saussure» (Chomsky 1968: 17). Toutes ces collocations peuvent paraître banales — elles sont en effet très fréquentes — et bénignes — mais elles ne le sont guère, et en raison même de leur fréquence. Elles ne sont pas en tout cas inévitables. Pour

56. Ducrot & Todorov (1972) mettent en scène pour leur part, dans leur *Dictionnaire des sciences du langage*, un *saussurianisme* (p. 29).

prendre deux cas contrastés, tant par la situation historique que par le style de pensée: chez Bloomfield, où Saussure est rarement cité, la collocation est on ne peut plus neutre; ni pensée, ni thèse, mais de simples «matières»:

[27] [...] descriptive study as a basis for both historical research and philosophical generalization. Ferdinand de Saussure (1857-1913) had for years expounded this matter *In* his university lectures; after his death, they were published *In* book form (1915[*sic*]) (Bloomfield 1933: 19).

Et, chez Benveniste, si conscient des enjeux historiques de l'usage du nom de Saussure, ces sortes de collocations sont soigneusement évitées. S'il paraît inéluctable que le nom de Saussure soit aux prises avec l'imaginaire du linguiste, qu'au moins ce soit en tant que sujet d'énonciation !

Nous avons vu que Jakobson et Hjelmslev pouvaient ferraiiller l'un contre l'autre par Saussure interposé. Greimas va reprendre cette stratégie rhétorique mais en la développant avec une amplitude inédite. Il commence, lui aussi, par une geste d'appropriation en bonne et due forme, en liquidant tout précédent:

[28] Les lignes qui suivent, loin d'esquisser une nouvelle apologie, voudraient plutôt montrer l'efficacité de la pensée de F. de Saussure [...]. // L'originalité de la contribution de F. de Saussure réside, croyons-nous [...] (Greimas 1956: 372).

Cette appropriation ne vise pas seulement Saussure. Autour de celui-ci, elle accapare la «bonne» communauté et se permet d'interpeler le lecteur au nom de cette communauté:

[29] C'est dans cette perspective que la linguistique saussurienne saluera avec reconnaissance les efforts de M. Merleau-Ponty [...] (Greimas 1956: 373).

Double imaginaire, donc: l'un activant un Saussure révélé par l'interprétation greimassienne, l'autre réquisitionnant une linguistique idéalement saussurienne, c'est-à-dire rêvée autour d'un Saussure idéal. On remarque que les linguistes ont disparu de cette linguistique-là. C'est que, pour la plupart, ceux-ci sont logés à la mauvaise enseigne. À partir de là, en effet, les jugements éthiques, avec leur lot de qualifications pathémiques, vont pouvoir être distribués souverainement.

N'appartiennent pas au nombre des élus: la «philologie française»,

[30] la théorie saussurienne reste presque ignorée de la «philologie française» fidèlement attachée, du moins dans ses principales contributions, à l'esprit de la grammaire historique du XIX^e siècle (Greimas 1956: 371),

l'école de Genève,

[31] l'échec partiel de l'école de Genève qui, dans ses applications de la théorie de Saussure, aboutit continuellement à l'interprétation psychologiste (Greimas 1956: 373),

ainsi que l'école de Prague, en raison de son

[32] formalisme, peut-être un peu trop étroit (Greimas 1956: 373).

Allez fourbir la «linguistique saussurienne» après ces épurations ! Il y faut la puissance d'une utopie, seule capable de réorganiser le champ disciplinaire de la linguistique,

[33] des linguistes «historiens» tels que Benveniste ou Wartburg paraissent souvent, dans certaines de leurs analyses, plus fidèles à l'esprit, sinon à la lettre, de F. de Saussure qu'un «synchroniste» intransigeant comme l'est, par exemple, J. Vendryès (Greimas 1956: 380),

et, au delà, celui des sciences humaines dans leur ensemble:

[34] l'ambition parfaitement justifiée de C. Lévi-Strauss d'être l'héritier spirituel de la pensée de Mauss et de Durkheim. Et quand, se réclamant à la fois de Freud et de Saussure [...] ((Greimas 1956: 373).

C'est *en esprit* que le règne de Saussure advient. Et si le comble suppose que la lettre soit également observée, ces écritures sanctifiées réclament, on l'a assez vu, des exégètes, des pères d'église, des conclavistes, et bientôt aussi des évangelistes qui rapporteront la vraie parole de Saussure contre les faux témoignages.

POUR CONCLURE

La situation a-t-elle tant changé entre la publication de «L'Actualité du saussurisme» et aujourd'hui? Oui, certainement. Elle s'est aggravée. La distance temporelle, culturelle, gnoséologique et épistémologique qui nous sépare toujours davantage de Saussure a débridé et hystérisé les imaginaires qui se déploient autour de son nom. L'exigence de l'argumentation scientifique a cédé bien souvent le pas devant d'autres demandes, plus pressantes sans doute dans la mesure où elles sont plus difficiles à exprimer et à rationaliser, et qui témoignent du malaise grandissant que d'aucuns ressentent au sein des sciences du langage (avec la marginalisation de pans sectoriels entiers de recherche et d'enseignement), particulièrement en France.

Les historiens de la linguistique disposent ici d'un enjeu considérable. Il importe qu'ils établissent, au sein de la communauté des chercheurs en sciences du langage, des conventions d'énonciation permettant de rendre Saussure un peu plus réel, ou un peu moins déréel, afin que soient maintenues des conditions minimales d'échange scientifique. Si, depuis Hegel, on reconnaît que l'histoire de la philosophie constitue un volet important de la philosophie, c'est bien parce que cette manière de philosopher

a été garantie par des clauses argumentatives en fonction desquelles ni Platon ni Husserl, pas davantage Wittgenstein, n'ont à être révélés dans l'illusoire authenticité d'une énonciation qui fonderait et inaugurerait la philosophie elle-même, quand même les lacunes des sources philologiques, les difficultés linguistiques et les complexités éditoriales inhérentes à leurs œuvres respectives ne sont pas moindres que celles relatives à l'œuvre saussurienne.

Les moyens rhétoriques sont ici autant le poison que la médecine. Ils constituent les moyens d'une mise en intrigue (pour reprendre un terme de Ricœur) du logos scientifique et contribuent par leurs effets à écrire l'histoire de la linguistique. Ce que cette étude a tenté de montrer c'est à la fois la permanence et la variation de ces effets sur un des objets de valeur parmi les plus éminents: le nom de Saussure. Il est sans doute très difficile, voire impossible, de démontrer, à l'aide d'arguments proprement linguistiques, le bien fondé, l'originalité, la profondeur, en un mot: la *valeur* de la pensée (théorie, concept, etc.) saussurienne. Car la valeur est de nature faiblement argumentative et peu accommodée au modèle véridictoire. L'émergence de la valeur repose bien davantage sur le jugement éthique et l'évaluation pathémique.

Du reste, il va de soi que les citations que nous avons sélectionnées dans les œuvres de Jakobson, Hjelmslev, Benveniste et quelques autres ne constituent qu'une portion congrue des propositions dans lesquelles le nom de Saussure apparaît. Leur présence n'en est pas négligeable pour autant. Le pathos et l'éthos qu'elles manifestent à l'égard de Saussure introduisent aux arguments des linguistes, les complètent et leur donnent une conclusion, si même parfois ils ne s'y substituent. Aussi l'objectif de leur examen n'est pas de stigmatiser le pathos et l'éthos du linguiste pour une improbable purgation. Il s'agit de favoriser l'éveil d'une conscience critique liée à l'historicité de la linguistique en vue de la maîtrise des effets de discours qu'ils gouvernent.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Benveniste, Émile (1963) «Saussure après un demi-siècle» *In Problèmes de linguistique générale*. Paris: Gallimard, = *Tel*, [1966] 1976.
- Benveniste, Émile (1967) «La forme et le sens dans le langage» *In Problèmes de linguistique générale II*. Paris: Gallimard, = *Tel*, [1974] 1980, p. 32.
- Benveniste, Émile (2012) *Derrières leçons*. Paris: Gallimard.
- Bloomfield, Leonard (1933) *Language*. New York: Henry Holt and co.
- Chiss, Jean-Louis & Puech, Christian (1987) *Fondations de la linguistique*. Bruxelles: De Boeck.
- Chomsky, Noam (1968) *Language and Mind*. New York: Harcourt, Brace & World, Inc.
- Ducrot Oswald, & Tzvetan Todorov (1972) *Dictionnaire des sciences du langage*. Paris: Seuil, = Points.
- Firth, J.R. (1950) «Personality and Language *In Society*» *In Papers In Linguistics 1934-1951*. London: Oxford University Press, 1957.
- Greimas, Algirdas Julien (1956) «L'actualité du saussurisme». *Le français moderne*, 24, pp. 191-203; repris dans *La mode en 1830*. Paris: P.U.F., 2000.
- Hjelmslev, Louis (1943) *Prolégomènes à une théorie du langage*. Paris: Minuit, 1971.
- Hjelmslev, Louis (1957) «Pour une sémantique structurale» *In Essais linguistiques*. Paris: Minuit, 1971.
- Hjelmslev, Louis (1948) «L'analyse structurale du langage» *In Essais linguistiques*. Paris: Minuit, 1971.
- Hjelmslev, Louis (1943a) «Langue et parole» [1943] *In Essais linguistiques*. Paris: Minuit, 1971.
- Jakobson, Roman (1939) «Observations sur le classement phonologique des consonnes» *In Selected Writings I*. The Hague: Mouton, 1962.

- Jakobson, Roman (1949) «On the Identification of Phonemic Entities» *In Selected Writings I*, The Hague : Mouton, 1962.
- Jakobson, Roman (1953) «Pattern *In* Linguistics» *In Selected Writings II*. The Hague : Mouton, 1971,.
- Jakobson, Roman (1958-1971) «The Kazan' School of Polish Linguistics and Its Place *In* the International Development of Phonology » *In Selected Writings II*. The Hague : Mouton, 1971.
- Jakobson, Roman (1962) «Retrospect», *In Selected Writings I*. The Hague: Mouton, 1962.
- Jakobson, Roman (1962a) «Results of the Ninth International Congress of Linguists», *In Selected WritingsII*, The Hague, Mouton, 1971.
- Jakobson, Roman (1963) «Implications of Language Universals for Linguistics» *In Selected WritingsII*. The Hague: Mouton, 1971.
- Jakobson, Roman (1965) «Quest for the Essence of Language» *In Selected Writings II*. The Hague : Mouton, 1971.
- Jakobson, Roman (1967) «Linguistics *In* Relation to Other Sciences» *In Selected Writings II* The Hague : Mouton, 1971.
- Jakobson, Roman, & M. Halle (1956) «Phonology and Phonetics » *In Selected Writings I*. The Hague : Mouton, 1962.
- Jespersen, Otto (1922) *Language: Its Nature, Development, and Origin*. New York: Henry Holt and co.
- Rastier, François (2005) «Saussure au futur : écrits retrouvés et nouvelles réceptions», *Texte !*, <http://www.revue-texto.net/Saussure/Sur_Saussure/Rastier_Saussure.html>.
- Saussure, Ferdinand de (1916) *Cours de linguistique générale*, d'après Charles Bally et Albert Sechehaye. Paris: Payot.
- Saussure, Ferdinand de (2002) *Écrits de linguistique générale*, édités par Simon Bouquet et Rudolf Engler. Paris: Gallimard.
- Volochinov, Valentin Nicolaevitch (1929) *Le marxisme et la philosophie du langage*. Paris: Minuit, 1977.